Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française

Herausgeber: Le messager suisse

Band: - (1998)

Heft: 112

Artikel: Musiques authentiques : Colmar et Saint Riquier

Autor: Jonneret, Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-847682

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

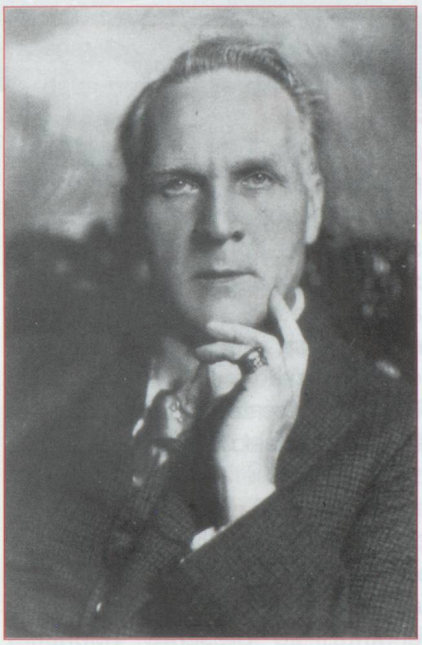
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Musiques authentiques : Colmar et Saint Riquier

Colmar a fêté cette année le dixième anniversaire de son festival. En fait, Colmar, ville propre au retour sur soi s'il en est, avait déjà son festival du temps où Karl Münchinger y dirigeait annuellement son Orchestre de chambre de Stuttgart, dans le cadre de l'église des Dominicains, devant la Vierge aux buissons de Roses de Martin Schongauer. C'était la grande époque du Bach retrouvé avant que les baroqueux ne viennent l'affubler d'habits que l'on croyait neufs. Il y a dix ans on confie un festival nouveau au violoniste russe Vladimir Spivakov. Il en fera une véritable manifestation internationale, célébrant ainsi la reconstitution de la grande Europe mais aussi ses liens avec le nouveau continent. Colmar était, cette année encore, entouré de conférences, d'expositions, de présentation de disques d'anthologie et de concerts de jeunes. Il y eut même un concert à la Maison d'Arrêt de la ville, destiné uniquement aux détenus.

Le thème général était la voix humaine, avec un hommage spécial à Fiodor Chaliapine. La carrière unique du personnage fut ainsi révélée à beaucoup. Sait-on que Chaliapine apporta au théâtre lyrique sa véritable signification en en faisant une affaire d'acteurs autant que de chanteurs, que c'est lui qui révéla au monde, avant Diaghilev, les beautés de la musique russe, que c'est lui qui fit du récital un spectacle, qu'il dessinait ses propres costumes, qu'il avait poussé le maquillage à un art véritable, qu'il fut un homme bon qui savait secourir les émigrés, que son avant-dernier récital fut donné en Suisse, que son premier enregistrement date de 1898, qu'il en laissa plusieurs centaines et qu'il fit, à Londres, dans les années 20 le premier enregistrement «live» ? Sa voix n'était peut-être pas aussi puissante que celles de ses successeurs Rossi-Lemeni, Boris Christoff ou Ghiaurov, mais il savait merveilleusement enfler les sons et, par son phrasé, donner une impression spatiale surprenante. Il fut, bien sûr, Boris Godounov et le Prince Igor mais aussi le Méphisto des Méphistos, Don Bazille et le Don Quichotte de Massenet avant d'être celui du film de Pabst.

Difficile de faire un choix parmi la pléiade d'artistes d'égal talent qui



Fiodor Chaliapine au début des années 30

s'inscrivaient en un programme particulièrement dense. Alors disons tout simplement le plaisir éprouvé en voyant le lieu principal des concerts, l'église St Matthieu, chef d'œuvre de l'art franciscain et principal lieu du culte protestant à Colmar, restaurée après seize ans de travaux. Quarante millions de francs ont été investis dans ce travail par la Ville de Colmar. L'an prochain, nous pourrons y entendre les grandes orgues et y admirer les cinquante toiles de Johann-Friedrich Wülckhen qui forment un bandeau sur les murs des nefs latérales.

La musique, c'est l'art de s'effacer pour ne laisser qu'elle. Quelle belle leçon nous a été donnée à ce sujet à Saint-Riquier lors du concert de musique de chambre de Schubert donné par Mikhaïl Rudy, piano, Pierre Amoyal, violon, et Alban Gehrardt, violoncelle. Les deux trios en si bémol et mi bémol majeur de Schubert sont parmi les dernières œuvres du compositeur. Particulièrement émouvantes de ce fait. Le piano, comme dans la plupart des pièces avec clavier de Schubert, y tient une place souvent dominante. Tout l'art du pianiste est donc de s'effacer, sans disparaître, pour laisser la place aux cordes. Mikhaïl Rudy, directeur du Festival de Saint-Riquier, sut le faire comme il convient. Il assurait ainsi la parfaite fusion de ses deux partenaires dont le grand Pierre Amoyal, un des premiers violonistes de notre époque, tirait ce soir là de son Stradivarius, le «Kochansky» de 1717, des sons si ténus qu'ils paraissaient venir d'un autre monde. Quelle classe, quand on s'appelle Amoyal, de se mettre en retrait pour laisser s'envoler le violoncelle auquel Schubert a confié les moments les plus lyriques de ses œuvres ultimes. Alors que certaines œuvres de Schubert traduisent une révolte devant l'injustice de la vie qu'il sent lui échapper, ces deux dernières œuvres, si proches de sa fin, sont pleines de fraîcheur, confiantes et gracieuses, pleines de rêveries. Seul le terrible *Andante* du n°1, qui rappelle singulièrement le thème de *La Jeune Fille et la Mort*, annonce l'issue qu'il savait proche. Alban Gerhardt y fut plus qu'émouvant, littéralement dramatique. Des rappels sans fin, public debout, contraignirent les interprètes uniques de cette soirée à bisser cette partie. Le violon d'Amoyal, réduit à un souffle, s'envolait littéralement. Ah, la modestie et le talent ! Mais comment faire du spectacle avec Schubert ?

Pierre Jonneret